

baisers de nourrice troublent la solitude du petit coin dans lequel je me suis enfouie, et le compartiment s'emplit d'une marée humaine, houleuse et tapageuse comme les vagues déferlant sur le sable blanc des plages de l'Océan. J'essaie de me faire encore plus petite, oubliée dans mon petit coin, afin de passer inaperçue, tout comme ces vapeurs azurées qui fuient la tourbe humaine pour s'élever vers les hauteurs du ciel, mais une atmosphère lourde et pesante m'empêche de déployer mes ailes, et je suis obligée de rester terre à terre, au milieu de ce cahot humain, et cela, au moins pour une dizaine de jours... Enfin, le sifflet se fait entendre, la vapeur lance un cri qui me déchire le cœur, un bruit effrayant de clapotement sourd entr'ouvre le sein de l'onde, un sillon argenté se dessine, petit d'abord comme celui que fait la charrue du laboureur, profond ensuite comme une tombe béante, et mon cœur se sent détaché des belles rives de France. Alors ses paroles me reviennent : "Adieu ! mon adorée, porte lui tous les baisers de mon cœur."

Oh ! oui, je les lui porterai intacts, suaves, intimes...

Nous quittons les eaux vertes du littoral pour entrer dans les ondes azurées de l'Océan, dont un soleil radiéux diamante la crête des vagues ; les dernières falaises disparaissent dans le lointain ; les derniers oiseaux de terre voltigent autour du mâ, et me chantent, avec la brise qui me les murmure, ses dernières paroles ; le crépuscule tombe ; le ciel s'illumine pour éclairer notre route, et je suis heureuse de penser que je pourrai, toute une longue nuit, rêver tout éveillée à celui dont j'emporte toute la vie, toute l'âme. Hélas ! désillusions ; il n'en est rien. Peu à peu un bruit insolite frappe mes oreilles. Ce sont mes compagnons de voyage qui jouent aux cartes, en fumant et buvant. La dame de pique, cette maîtresse des joueurs, cette avaleuse de tant de fortunes et de réputations étant rebelle à quelques-uns, leurs grossiers jurons qu'ils lancent à travers le bruit des piles d'or troublent la tranquillité de la nuit et font peur à mon âme.

Un peu plus tard, j'entends des gémissements poussés par un passager qui paie son tribut à l'Océan, et ce bruit me soulève le cœur ; enfin, un petit cri d'enfant me fait tressaillir, et une jeune femme, pâle, défaite, fatiguée déjà par un long voyage, une émigrée sans doute, à en juger par son entourage, donne le sein à cette petite créature plus gourmande qu'affamée, et qui se met à faire la risette. Cette scène intime et touchante, qui ne peut être bien appréciée que par une femme et les natures délicates, est éclairée par les premiers rayons de l'aube et reconforte mon cœur que les premiers froissements de cette nuit avaient affadi. Quoique l'aube soit claire et ne nous fasse rien présager de fâcheux, à nous, simples mortels, j'entends une voix dire :

— Nous aurons un petit grain, aujourd'hui !

En effet pour un marin, le ciel est laiteux, la mer a des rides, et cela lui fait présager l'orage, tout comme pour l'observateur, une figure contractée et tendue, au réveil, fait présager une mauvaise journée. En entendant cette mauvaise nouvelle, je me blottis encore d'avantage, et j'essaie de me faire encore plus petite dans mon petit coin, tout comme l'oiseau essaie de se faire encore plus petit sous l'aile de sa mère, à l'approche du mauvais temps. A cette nouvelle, la face encore rouge des joueurs de la nuit devient blême, tourmentée, comme celle de gens dont la conscience troublée s'effraie à l'approche du danger ; un jeune couple, jeunes tourtereaux, allant comme l'hirondelle, chercher des jours plus heureux sous un climat meilleur, se rapprocha tout tremblant près de moi, moi qui tremblais aussi, tant il est vrai que le bonheur a aussi peur de la tempête ; un prêtre tira son chapelet ; un marin fit le signe de la croix, et nous attendîmes tous, plongés dans un silence religieux.

Quelques heures après, la nue se déchira, les vagues se gonflèrent, et semblable à un fou peureux, le bâtiment sembla avoir perdu... la boussole. Cela dura plusieurs jours, durant lesquels, tous enfermés, nous nous regardions comme des spectres. A bord, il y avait toute sorte de monde : des ouvriers, des mineurs de mine et des

mineurs de société, des commerçants, des banquiers, des chercheurs de position et d'aventure, mais fort peu de chercheurs d'émotions, à en juger par la mine de chacun. On a beau être fort, grand et puissant, on se sent bien peu et bien petit quand on est ballotté comme une plume entre ciel et terre. Seule dans mon coin, je faisais un rapprochement entre les turpitudes et les passions qui assaillaient les humains et l'immense vaisseau qui était le jouet du souffle de Dieu.

Enfin, nous aperçûmes la terre.

Chacun tressaillit de joie, comme les Israélites à la vue de la terre promise.

Un chaloupe se détacha du rivage.

C'était celle du médecin inspecteur.

Comme on suspectait certaines maladies, on nous met en quarantaine. Nouvelle épreuve. On nous fumige de pied en cap. L'odeur de violettes dont m'avait parfumée celui qui m'avait dit : "Adieu ! mon adorée, porte lui tous les baisers de mon cœur," avait disparu. J'avais l'air de revenir des enfers tant je sentais le soufre. En outre, je souffrais beaucoup de voir ma robe blanche chiffonnée, maculée, mise à la torture par ce que j'appelais "une vexation administrative." Cela me faisait l'effet d'un sacrilège commis dans un chapelle de vierges. Enfin, nous débarquons. On nous emmène, on nous engouffre dans des voitures qui ont la forme de fourgons, comme des pestiférés, et comme il n'y a de place qu'à l'hôtel des Postes, c'est là qu'on nous descend.

Nouvelles épreuves. Là, les employés de l'hôtel, surmenés par les nombreux voyageurs qui leur arrivent durant les fêtes du jour de l'an, ont peu d'égards pour eux.

Il nous ballottent, nous trébaltent, et sans égard pour mon sexe, ils me regardent, me dévisagent et me demanderaient, — les impertinents ! — aussi mon âge, si l'un d'eux, plus pressé que les autres et qui semble vouloir se débarrasser de moi, ne m'avait, d'un tour de main qui me fait l'effet d'un coup de tampon sur le cœur, donné un billet numéroté, et me voilà dans une chambre, espèce de cellule de forçat. Je me regarde. Ma robe de voyage est sale, maculée d'empreintes noires, toute fripée ; je frissonne encore au souvenir du contact de tout ce qui m'a froissée depuis mon départ ; enfin je veux procéder à une nouvelle toilette quand on frappe discrètement à ma porte.

— Entrez ! dis-je.

Et une main fine et parfumée déchire mon corsage plutôt qu'elle ne l'ouvre, et me baisant de ses lèvres roses, une voix angélique me murmure à l'oreille les mots de l'absent dont je suis la fidèle messagère :

"Adieu ! mon adorée, porte lui tous les baisers de mon cœur," et, pour me réchauffer et me faire oublier les fatigues, les peurs et les froissements du voyage, je vais me reposer sur un sein aimé, palpitant d'amour !

Henri P. Labat

ACTUALITÉS D'HIVER

PHYSIOLOGIE DU PATINEUR

Le patineur est un individu qui se termine d'un côté par une tête, de l'autre par une paire de patins.

La carrière qu'il a embrassée est honorable, quoique peu rétribuée. Il ne trouve guère l'occasion de l'exercer que pendant l'hiver, et il faut qu'il fasse froid. Tout le reste du temps, il y a bien de la morte-saison.

Le patineur peut être manchot, mais il est indispensable qu'il jouisse de ses deux jambes. Parmi les patineurs célèbres, on cite fort peu de culs-de-jatte.

Quand le patineur ne patine pas, il est assez difficile de le distinguer des autres individus.

On peut avoir des patins et ne pas savoir patiner, mais il est impossible de patiner sans avoir des patins.

Le patineur patine de préférence sur la glace. Il doit éviter d'y inscrire son nom, ce qui le ferait

reconnaître pour un habitué des restaurants de nuit et pourrait lui faire manquer quelque riche mariage.

Il y a deux sortes de patineurs :

Le patineur qui sait patiner.

Le patineur qui ne sait pas patiner.

Le patineur qui sait patiner éblouit la galerie par l'ingéniosité de son lancer, l'imprévu de ses retours et la hardiesse de ses courbes.

Le patineur qui ne sait pas patiner est chargé de la partie comique. Sa fonction consiste à tomber dans n'importe quel sens. Les gens qui aiment à parier l'utilisent volontiers pour jouer à pile ou face.

Le patineur tombé n'a qu'un moyen de se relever : c'est d'ôter ses patins. S'il désire tomber de nouveau, il s'empresse de les remettre, et ainsi de suite.

La patineuse ressemble beaucoup au patineur, à cela près qu'elle est d'un autre sexe.

Quand il lui arrive de tomber, elle s'en étonne plus ou moins, suivant la classe de la société à laquelle elle appartient.

La patineuse tombe volontairement ou involontairement.

Dans ce dernier cas, elle montre sa maladresse.

Dans le premier cas, elle montre... ses chevilles.

Parfois, le patineur et la patineuse se servent mutuellement de soutien. Ça ne les empêche pas de tomber ; mais, au moins ils tombent à deux, ce qui est plus agréable.

Les vrais patineurs patinent le plus longtemps possible. Il est rare, toutefois, qu'ils s'obstinent à patiner après le dégel.

RAOUL TOCHÉ

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.— Régis Gagnon, 104, rue Amherst ; Dame P. Pepin, 203, rue Ste-Elizabeth ; Pierre Dansereau, 218, rue St-Paul ; J. E. Champoux, 625, rue Cadieux ; P. Pelletier, typographe à l'*Étandard* ; C. A. Gervais, 1032, rue Cadieux ; Napoléon Ethier, 9, rue Jacques-Cartier ; Gédéon Leblanc, fils, 218, rue St-Christophe ; Belle Charlotte Pennequin, 189, rue Bleury ; Belle Bénard, 61, rue Champlain ; Joseph Duclou, 24, rue Albert ; Joseph Lecavallier, §2 (0), 165¹, rue St-Antoine ; Dame Charles Busière, 240, rue Mal-ouève ; J. G. Vinet, §4 (0), 155a, rue Pavet ; B. Vincent, 349, rue St-Hypolite.

St-Henri de Montréal.—Gustave St-Marie (§25, (0), 1167, rue St-Antoine ; O. Lortie, 32, rue Wellie.

Québec.—Albert Grenier (deux primes : §15 et §1), 126, rue S.-Ours, St-Roch ; Dame J. L. Thibaut, 41, rue Réal ; Dlle Caroline Berger, 74, rue St-Jérôme, St-Roch ; Omir Drolet, 186, rue St-Olivier ; Joseph Boivin, 299, rue St-Olivier ; Alfred Larocque, 337, rue Arago, St-Sauveur.

St-Romuald.—A. Bergeron.

Lévis.—Alphonse de la Salle ; Maurice Carrier, rue Commerciale.

Ancienne Lorrette.—C. Z'phirin Huot, 3, rue Nationale.

Mille Laches, Ont.—Alban Poulin.

Coboc, N. Y.—Wilfrid Palin, 66, rue Congress.

St-Hyacinthe.—J. A. Bernier.

Beauharnois.—Joseph Sénécal ; Dlle Alexina Boursier.

St-Laurent.—J. S. Archanbault.

Hull.—Mirodoc Laporte ; Edmond Gauthier, 72, rue Victoria.

Joliette.—George DesRoches.

Ottawa.—Dame H. Chatelain, 395, rue St-Patrice.

St-Jean.—A. Cartier.

Sorel.—Madame Laloi.

St-André d'Argenteuil.—C. E. Ladouceur.

Henri, rentrant de l'école, montre son cahier de devoirs à sa mère qui y constate une prodigieuse débauche de taches d'encre.

—Ce n'est pas ma faute, va petite mère ! Figure-toi que j'ai pour voisin de classe un petit nègre. Il s'est mis à saigner du nez pendant que j'écrivais.

Trouvée, la raison de la grande popularité de la Sarsepareille de Hood. C'est simplement celle-ci : les cures de Hood. Soyez sûr d'avoir celle de Hood.